

Octave Mirbeau: entre naturalisme et anti-naturalisme

Maria SAYEGH

Université de Paris III-Sorbonne Nouvelle

ABSTRACT

The purpose of this article is to analyze the ambiguity of Mirbeau's position in relationship to naturalism, by examining a selection of letters from his correspondence and of his published articles. In this way, we track Mirbeau's oscillations between naturalism and anti-naturalism, and specifically between praising and criticizing Zola's person, his attitude, his works, and his conception of the novel. This article also attempts to answer the following question: Are Mirbeau's vacillations, back and forth between naturalism and anti-naturalism, not the sign of a new approach to the novel, and therefore of a transformation of the novelistic genre?

Proche d'Hennique et de Maupassant, Mirbeau fait partie du groupe des jeunes naturalistes (formé par Céard, Huysmans, Alexis, Hennique et Maupassant) sans adhérer toutefois aux thèses naturalistes. Pour Alain Pagès, auteur d'un ouvrage intitulé *Zola et le groupe de Médan*, c'est "l'enthousiasme de Mirbeau qui le conduit à adhérer au mouvement général. Il [Mirbeau] se situe cependant du côté de Goncourt, plutôt que du côté de Zola: il n'est guère convaincu par l'exposé des thèses naturalistes, et il a porté un jugement assez sévère sur la signification politique de *L'Assommoir*, dans un article écrit en octobre 1876."¹ Dans le dictionnaire qu'il consacre au naturalisme, René-Pierre Colin évoque en ces termes l'attitude de Mirbeau à l'égard des naturalistes:

Il [Mirbeau] navigue au gré de ses sympathies et de ses dégoûts sans jamais se ranger vraiment parmi les naturalistes, même si la critique, non sans justesse, se plaît à souligner les traits qui peuvent permettre de rapprocher son esthétique de celle de ces écrivains.²

Dans un dossier consacré à Mirbeau dans *Les Cahiers naturalistes*, Pierre Michel souligne que

Mirbeau a oscillé entre une admiration inconditionnelle pour l'homme Zola, défenseur comme lui de la justice en art comme dans la société, et pour l'écrivain avant tout soucieux de vérité et capable d'insuffler la vie à des fresques romanesques; et un rejet total et méprisant d'un homme avide de respectabilité, d'un nouveau riche prêt à tous les reniements, et d'une œuvre coupable de charrier indifféremment immondices et perles dans un flot inhumain et non contrôlé.³

Cet essai a pour objectif d'analyser l'ambiguïté de la position de Mirbeau vis-à-vis du naturalisme à la lumière de certains de ses articles et passages de sa correspondance. Nous nous proposons ainsi d'étudier les oscillations de Mirbeau entre le naturalisme et l'anti-naturalisme

¹ Alain Pagès, *Zola et le groupe de Médan* (Paris: Éditions Perrin, 2014) 139.

² René-Pierre Colin, *Dictionnaire du naturalisme* (Tusson: Du Lérot, 2012) 360.

³ Pierre Michel, "Mirbeau et Zola: entre mépris et vénération," *Les Cahiers naturalistes* 64 (1990): 76.

et plus particulièrement entre l'éloge et la critique de la personnalité de Zola, son attitude, son œuvre et sa conception du roman. Aussi tentons-nous de répondre à la question suivante: ces oscillations de Mirbeau ne sont-elles pas le signe d'une nouvelle conception du roman et par conséquent d'une transformation du genre romanesque?

Éloge et critique de Zola

L'éloge et la critique de la personnalité de Zola, de son attitude, de son œuvre et de sa conception du roman transparaissent dans un certain nombre d'écrits de Mirbeau.

Dans une lettre du 29 septembre 1887 adressée à Zola, Mirbeau exprime pour le talent et le caractère de cet écrivain toute son admiration:

Mon cher maître,
Vous savez combien je vous admire; [...]. Vous ne savez peut-être pas combien je vous aime. Je vous aime pour votre immense talent, pour votre immense labeur, pour votre caractère et pour la dignité de votre vie. Je veux que vous sachiez bien cela.⁴

Éloge de l'écrivain naturaliste également dans un article intitulé "Émile Zola," publié le 6 novembre 1885 dans *Le Matin*, où Mirbeau loue la ténacité de Zola face à la haine que lui voue la bourgeoisie:

La haine qui [...], poursuit encore M. Zola est facile à connaître et à déterminer. Elle vient de son grand talent, car les médiocres ne pardonnent pas aux forts d'être des forts; elle vient ensuite de ce que M. Zola s'est poussé tout seul dans la vie. [...]. Il n'est le produit d'aucune camaraderie; comme tant d'autres, il n'est point sorti des fabriques ordinaires de renommées, soutenu par la force seule de son génie, par l'âpre ténacité de son courage, il a marché droit devant lui, et il a fait sa trouée magnifiquement. [...]. Dans les ateliers, les journaux, les cafés littéraires, le nom de Zola devint le synonyme d'une grosse injure, d'une obscénité outrageante que l'on se jetait à la face, au cours des discussions et des polémiques. [...]. Bien qu'il souffrît de ces persécutions, non seulement M. Zola ne se découragea pas, [...], mais il tint tête à la meute déchaînée des hurleurs, et afin de les obliger à se taire, il leur lança ses livres à la tête et les assomma à coups de chefs-d'œuvre.⁵

Louange, encore, du courage de Zola lors de son combat contre la censure suite à l'interdiction de son drame tiré de *Germinal*. On sait en effet que dans un article intitulé "La Censure" paru dans *Le Figaro* du 7 novembre 1885, Zola avait critiqué la censure, qu'elle soit préventive ou répressive. Évoquant cet article dans une lettre qu'il adresse à Zola le 10 novembre 1885, Mirbeau s'exclame ainsi:

Vous avez un admirable talent, mon cher maître, et vous avez aussi un admirable courage! Ah! que votre article sur la censure m'a réjoui, et comme vous avez su mettre à leur place les petits hommes que l'imbécillité et la camaraderie des journaux respectueux vous opposaient!⁶

⁴ Octave Mirbeau, *Correspondance générale*, éd. Pierre Michel et Jean-François Nivet, vol. 1 (Lausanne: Éditions L'Âge d'Homme, 2002) 709. Mentionnons que quelques années plus tard, Mirbeau reprochera à Zola d'avoir renoncé à sa dignité en contrepartie de certains honneurs.

⁵ Octave Mirbeau, *Combats littéraires*, éd. Pierre Michel et Jean-François Nivet (Lausanne: Éditions L'Âge d'Homme, 2006) 176.

⁶ Mirbeau, *Correspondance générale*, vol. 1, 464.

Outre son combat contre la censure, ce sont surtout l'engagement de Zola dans l'affaire Dreyfus et sa lutte pour la vérité et la justice qui impressionnent Mirbeau. L'auteur de "J'accuse" est désormais à ses yeux un Messie ("c'est comme un Christ"⁷) au point que le 23 décembre 1900, il déclare à Zola:

Vous étiez déjà, dans la postérité, par vos œuvres... vous êtes aujourd'hui, dans l'histoire, par le plus grand acte de justice qui ait été accompli... Et votre voix emplit tout l'avenir.⁸

Certains aspects romanesques de l'œuvre de Zola suscitent également l'admiration de Mirbeau. Évoquant *Germinal* dans un article intitulé "Émile Zola et le naturalisme" publié le 11 mars 1885 dans *La France*, Mirbeau exprime son admiration pour un roman "aussi peu naturaliste que possible."⁹ Le naturalisme dont Mirbeau prétend se désintéresser ("le naturalisme! mais je m'en fiche!"¹⁰) se définit ainsi par degrés (du moins naturaliste au plus naturaliste) si bien que *Germinal*, perçu comme le roman le moins naturaliste, devient le moins objectif et le moins réaliste:

C'est [...] un maître livre qui, en dépit des partis pris de naturalisme, révèle plus que jamais le caractère romantique, lyrique même de son auteur. Il y a, dans *Germinal*, des pages superbes qui font couler dans l'âme des frissons tragiques, comme ceux dont vous secouent les sombres rêves de Dante. [...]. Il faut avouer que *Germinal* est une œuvre admirable, grouillante de vie et de vie terrible, aussi peu *naturaliste* que possible, aussi forte, et d'une beauté artistique aussi grande que *L'Assommoir* avec une plainte humaine plus durcie, et qui résonne plus douloureusement encore.¹¹

Dans un article publié dans *La France* du 27 octobre 1885, Mirbeau qualifie *Germinal* d'"épopée dantesque" et de "poème de la souffrance terrible,"¹² car l'œuvre qu'il considère "aussi peu naturaliste que possible" est également "aussi peu romanesque que possible" (une épopée et un poème plutôt qu'un roman).¹³ C'est, de même, le caractère épique et poétique des dernières œuvres de Zola, notamment *Les Quatre Évangiles*, que loue Mirbeau, occultant par là même leur dimension romanesque. L'on considérera à ce propos l'évocation qu'il fait de *Travail*, dans un article publié le 14 mai 1901 dans *L'Aurore*:

Glorification sublime, magnifique épopée du travail conquérant peu à peu avec toutes les résistances humaines, toutes les forces et toutes les richesses de la nature, pour en faire, non plus le privilège de quelques-uns, mais la jouissance et la propriété de tous!... [...]. Pour une œuvre aussi gigantesque, [...] – pour rendre sensible aux yeux de tous une telle œuvre, pour la faire vivre enfin d'une vie plausible, il fallait un cerveau dont nous n'avons guère l'habitude, un cerveau où la conception de la science et de la philosophie s'alliât à toutes les ressources inventives, à toutes les émotions d'un art supérieur. [...]. Seul, parmi les écrivains de notre temps, Émile Zola, poète

⁷ Extrait d'une lettre à Monet cité dans *Les Cahiers d'aujourd'hui* 9 (1922): 174

⁸ Octave Mirbeau, *Correspondance générale*, vol. 3 (Lausanne: Éditions L'Âge d'Homme, 2009) 673.

⁹ Mirbeau, *Combats littéraires* 146.

¹⁰ Mirbeau, *Combats littéraires* 333.

¹¹ Mirbeau, *Combats littéraires* 145-46. C'est l'auteur qui souligne.

¹² Article intitulé "Chronique parisienne."

¹³ Voir "Chronique parisienne," in Mirbeau, *Combats littéraires* 174.

immense et sociologue audacieux, pouvait assumer un si énorme, si prodigieux labeur...¹⁴

Dans un article paru dans *L'Aurore* le 29 novembre 1899, Mirbeau avait déjà décrit *Fécondité* comme “un poème” (et non un roman), qui “échappe [toutefois] à toute classification,”¹⁵ toute catégorisation. Il oscille entre “réalité” et “idéal,” entre “utopie et microcosme,” c’est-à-dire entre ces deux genres romanesques que sont “le roman du réel” et “le roman de l’utopie”:

C’est toute réalité et tout idéal, un pamphlet et une leçon, une utopie et un microcosme. Et en lisant *Fécondité*, [...], j’éprouvais aussi comme un attendrissement indicible, pour cette sorte de thaumaturge qu’est Zola, qui détruit pour mieux reconstruire, et qui, plus grand, plus sincère, plus optimiste que jamais, à travers les injures et l’incompréhension, d’impasse en calvaire, [...] d’exil en prétoire, parcourt pour la gloire du monde, sa carrière d’homme et de dieu.¹⁶

Ailleurs, c’est la conception romanesque de Zola qui reçoit l’éloge de Mirbeau. Publié le 6 octobre 1912 dans le *Gil Blas*, le texte “Émile Zola” insiste sur l’importance accordée par Zola à la science et à la raison:

Son œuvre [celle de Zola] fut décriée, injuriée, maudite, parce qu’elle était belle et nue, parce qu’au mensonge poétique et religieux elle opposait l’éclatante, saine, forte vérité de la vie, et les réalités fécondes, constructrices, de la science et de la raison.¹⁷

Quelques années auparavant, Mirbeau avait publié dans *Le Figaro* du 9 août 1888 un article peu flatteur à l’égard de Zola, article qu’il avait intitulé “La fin d’un homme” et dans lequel il n’en avait pas moins loué le rôle qu’avait joué Zola dans l’élargissement des horizons et dans la création de nouveaux courants:

Il [Zola] a mis, sur la dernière moitié de ce siècle, la triomphale empreinte de sa large main. Après Flaubert, après Les Goncourt, trop sensitifs, trop dégoûtés, trop nerveusement artistes, pour se jeter dans les ennuis et les écœurements de la bataille du jour le jour, M. Zola plus vulgarisateur, plus conquérant, diffusa la lumière qu’ils avaient allumée, montra les horizons élargis, détermina les courants nouveaux.¹⁸

Toutefois, d’autres écrits évoquant Zola, critiqueront quant à eux avec virulence sa personnalité, son attitude, son œuvre et sa conception du roman.

Dans une lettre qu’il adresse à Rosny en mars 1890, Mirbeau qualifie Zola non seulement d’“orgueilleux” et de “féroce parvenu” mais de “parfait imbécile.”¹⁹ Le rapprochement établi dans cette lettre entre Zola et Sarcey est fort surprenant lorsque l’on réfléchit que Sarcey représente pour Mirbeau l’incarnation de cette sottise bourgeoise souvent dénoncée par Zola dans ses romans:

Au fond, Zola, – intellectuellement parlant – c’est Sarcey. Un Sarcey geignard et gagateur. Il a dans ses jugements sur toutes choses, la même lourdeur et la même infrangible

¹⁴ Mirbeau, *Combats littéraires* 520.

¹⁵ Mirbeau, *Combats littéraires* 492.

¹⁶ Mirbeau, *Combats littéraires* 492-93.

¹⁷ Mirbeau, *Combats littéraires* 598.

¹⁸ Mirbeau, *Combats littéraires* 270.

¹⁹ Octave Mirbeau, *Correspondance générale*, vol. 2 (Lausanne: Éditions L’Âge d’Homme, 2005) 206-07.

inintelligence. Car ce qu'il y a de curieux à dire sur Zola, c'est qu'il est un parfait imbécile.²⁰

Mirbeau s'en prend également à un Zola qui accepte la Légion d'honneur et tente, quoique sans succès, d'intégrer l'Académie française. L'article intitulé "La fin d'un homme," paru dans *Le Figaro* du 9 août 1888, annonce ainsi le déclin ou plutôt "l'écroulement" de Zola:

Aujourd'hui, pour un bout de ruban que peut obtenir, en payant, le dernier des escrocs; pour une broderie verte que peut, en intrigant, coudre à son habit le plus navrant des imbéciles, M. Zola renie tout: luttes, amitiés anciennes, indépendance, œuvres. [...]. L'on pouvait regretter qu'un homme de cette trempe, de cette carrure, qu'on croyait supérieur à ces petits préjugés, inaccessible à ces petites vanités, n'eût point le cœur assez haut placé pour demeurer intact dans sa belle indifférence, et pour ne point comprendre que, voulant se grandir et monter plus haut, il se rapetissait à la taille commune, et descendait au niveau de l'idéal vulgaire.²¹

L'attitude de Zola lors de l'affaire Jean Grave exacerbe encore plus Mirbeau qui reproche alors à l'auteur des *Rougon-Macquart*, devenu président de la Société des Gens de lettres, de ne pas empêcher la poursuite en justice de l'anarchiste accusé d'avoir publié dans *La Révolte* des contes et des chroniques sans l'autorisation de leur auteur. La déception de Mirbeau se fait entendre dans un article intitulé "À propos de la Société des Gens de lettres," qui paraît dans *L'Écho de Paris* le 4 août 1891:

On s'attendait à ce que M. Zola, dont la vie littéraire, en dépit de certaines faiblesses, de certaines ambitions diminuantes, pardonnables à son grand talent, a toujours été si pure, si droite, si nette de compromissions louches et d'âpretés mauvaises, introduirait d'autres habitudes, dans une maison qu'il a fait sienne. Mais cela semble être un rêve encore.²²

Mirbeau désapprouve aussi l'attitude que Zola adopte vis-à-vis de la guerre. Dans une lettre du 1^{er} septembre 1891 adressée à Camille Pissarro, il reproche ainsi à Zola de "défendre l'idée de guerre"²³ et de renier ses convictions de jeunesse. C'est que Zola avait évoqué, dans un article paru à l'occasion du vingtième anniversaire du désastre de Sedan, la nécessité vitale de la guerre, définie comme "l'école de la discipline, du sacrifice et du courage"²⁴:

Et que dites-vous de Zola, qui défend l'idée de guerre! Quel méprisable bonhomme! Pour de méchantes vanités, il aura renié ce qu'il défendait autrefois. Il trouve que l'argent et le capital sont admirables; il trouve que tout est pour le mieux dans notre société. Tout va bien parce qu'il gagne de l'argent!²⁵

Mirbeau n'hésite pas à faire également le procès de certains aspects de l'œuvre romanesque zolienne.

Évoquant *L'Assommoir* dans un article publié dans *L'Ordre de Paris* le 10 octobre 1876, l'anarchiste dénonce avec virulence la manière dont Zola choisit de dépeindre la classe ouvrière:

²⁰ Mirbeau, *Correspondance générale*, vol. 2, 206-07.

²¹ Mirbeau, *Combats littéraires* 269-70.

²² Mirbeau, *Combats littéraires* 348.

²³ Mirbeau, *Correspondance générale*, vol. 2, 444.

²⁴ Cité par Pierre Michel dans *Les Cahiers naturalistes* 64 (1990): 65.

²⁵ Mirbeau, *Correspondance générale*, vol. 2, 444-45.

Toutes les monstruosités morales recueillies à la Cour d'assises et dans l'histoire secrète des bagnes, M. Émile Zola les prête à l'ouvrier; non pas pour les flageller et les stigmatiser avec l'indignation et la révolte d'un Juvénal, mais pour les flatter et leur sourire avec des airs dilatés de chirurgien qui se trouve en présence d'une plaie inconnue. Tel est le tableau que M. Émile Zola trace impunément des classes ouvrières. M. Zola est un républicain de couleur foncée; il s'est dit et il se dit encore l'ami du peuple et il le diffame.²⁶

Le 20 avril 1887, dans un article publié dans *Le Gaulois*, Mirbeau condamne violemment l'adaptation théâtrale de *La Curée*, reprochant en particulier à Zola de ne pas rompre avec les conventions théâtrales et de ne pas exprimer les différentes nuances de la psychologie:

Je ne défends point la pièce de M. Émile Zola qui n'est pas bonne, pas même hardie, et qui me paraît fabriquée sur le patron de toutes les pièces contemporaines [...]. M. Zola n'est point né pour faire du théâtre. Sa main puissante, qui remue les foules dans un magnifique grouillement de vie, est trop rude pour manœuvrer les légers et délicats instruments des passions intimes.²⁷

Le 21 septembre 1887, paraît dans *Le Gaulois* un article intitulé "Le Paysan," dans lequel Mirbeau qualifie de "mauvais" le roman *La Terre*, qui dépeint le paysan sous un jour défavorable. Lui qui a consacré à la nature une place prépondérante dans ses œuvres ne tolère pas que le paysan soit réduit à une caricature et tourné en dérision:

Il m'en coûte beaucoup de dire que, *La Terre* de M. Émile Zola, est un mauvais ouvrage, mauvais socialement, mauvais littérairement. [...]. Avant d'entreprendre cette étude, une des plus larges, une des plus généreuses que puisse tenter un artiste, M. Zola ne connaissait que les paysans de Médan, qui ne sont point des paysans – des rôdeurs de banlieue tout au plus. Il s'en est fié pour le reste à un voyage rapide, forcément superficiel, dans la Beauce, à quelques racontars bourgeois qu'il y a surpris, à son intuition, qui cette fois l'a grossièrement trahi. Il a démesurément simplifié ce qu'on appelle les défauts, les vices du paysan; il a rapetissé sans justice ses sublimes qualités. [...]. M. Émile Zola n'a pas vu le paysan; il ne l'a compris ni aimé. Il est passé à côté de lui et il ne l'a pas reconnu. *La Terre* ne saurait donc avoir la portée d'une œuvre sociale que nous voudrions lui attribuer; c'est une œuvre d'imagination douteuse, une fantaisie d'artiste mal inspiré.²⁸

Ailleurs dans ses écrits, Mirbeau ne se contente pas de critiquer l'œuvre de Zola; il déplore également sa conception du roman.

L'article "Le Rêve," publié le 3 novembre 1884 dans *Le Gaulois*, reproche au naturalisme tant sa recherche exacerbée du "vrai" que ses prétentions scientifiques:

Nous sommes las, rassasiés, écœurés jusqu'à la nausée du renseignement, du document, de l'exactitude des romans naturalistes, autant que des farces bêtes et du fantastique idiot des opérettes. [...]. Nous en avons assez de pénétrer dans les âmes des concierges, de sonder le cœur et les reins des cuisinières, de rouler dans toutes les sentines, sous prétexte que c'est expérimental, de ne respirer que les odeurs de latrines, sous prétexte que c'est

²⁶ Mirbeau, *Combats littéraires* 35.

²⁷ Cité par Pierre Michel dans *Les Cahiers Naturalistes* 64 (1990): 55.

²⁸ Octave Mirbeau, *Combats littéraires* 237-38-39.

scientifique, et de ne voir partout que des buées d'or, des buées rouges, des buées chaudes, sous prétexte qu'il faut faire cuire l'imagination dans les cornues de M. Claude Bernard et les éprouvettes de M. Berthelot.²⁹

L'article "Émile Zola et le naturalisme," paru le 11 mars 1885 dans *La France*, réprovoque plus précisément la recherche du "détail inutile" et le manque d'humanité de la méthode naturaliste opposée à celle des peintres impressionnistes qui "tentent de donner une âme à la nature et de noyer le détail dans la masse":

Ce qu'on appelle *naturalisme* est une école singulière où l'on apprend à ne voir des choses que le détail inutile; il me fait l'effet d'un monsieur qui, voulant, je suppose, rendre compte d'une soirée, ne verrait pas les personnages qui s'y agitent et s'absorberait dans la description d'une chaise derrière un rideau. Le naturalisme dans un paletot, ne remarque que la tache, dans un meuble que le luisant, et d'un homme il ne tire que l'énumération des boutons de ses bottines. Ce qu'il y a de vraiment comique, c'est que tous prétendent écrire comme peignent les peintres impressionnistes [...]. Lécheurs de détail, ils n'écrivent pas autrement que ne peignent les artistes myopes, comme Meissonier et Detaille [...]. Leurs œuvres aussi froides, aussi décolorées, aussi mortes, que celle de ces micro-peintres, n'ont aucun accent d'humanité. Impuissants à rendre l'âme des choses, c'est à peine s'ils en expriment le geste.³⁰

Dans une lettre qu'il adresse à Rosny en mars 1890, Mirbeau s'en prend encore une fois aux prétentions scientifiques de l'œuvre de Zola et à l'absence de "vérité et d'humanité":

Les prétentions scientifiques de ses *Rougon-Macquart* sont une farce amère; sa conception du monde, de l'individu et de la société, enfantine et nulle. Lui qui parle toujours de vérité et d'humanité, il n'a pas dans son œuvre, sauf dans *La Joie de vivre*, ou bien, dans *L'Assommoir*, quelquefois, et dans trente pages de *La Terre*, un cri de vérité et d'humanité. Et c'est bien simple. De la vie, il n'a retenu que les gestes. Il ne sait pas que l'homme pense et qu'il rêve, n'ayant jamais pensé ni rêvé.³¹

Le "cri de vérité et d'humanité" sera toutefois omniprésent dans les dernières œuvres de Zola, notamment dans *Les Trois Villes* et dans *Les Quatre Évangiles*.

Évoquant plusieurs de ses propres œuvres dans sa correspondance, Mirbeau nie clairement "avoir fait du Zola" comme l'en accusent souvent les critiques et les écrivains de son époque. Si l'influence du naturalisme est parfois apparente (description réaliste de la société, reproduction du langage parlé, révélation du caché...), celle des romanciers russes demeure toutefois dominante (grande diversité des personnages, mise en œuvre d'une psychologie des profondeurs, refus de l'omniscience du romancier...). Faisant référence à *L'Abbé Jules*, dans une lettre de mars 1888 adressée à Paul Hervieu, Mirbeau confie:

Je suis désolé de l'appréciation de Daudet. Et je ne croyais pas avoir fait là du Zola. Je croyais, c'était mon intention, mais la forme m'a trahi, donner au contraire une impression de grande tristesse, de mélancolie plutôt. J'ai raté mon effet. Hélas! j'en ai raté bien d'autres.³²

²⁹ Mirbeau, *Combats littéraires* 110. Toutefois, quelques années plus tard, Mirbeau n'en louera pas moins l'importance accordée par Zola à la science et à la raison.

³⁰ Mirbeau, *Combats littéraires* 146-47. C'est l'auteur qui souligne.

³¹ Mirbeau, *Correspondance générale*, vol. 2, 207.

³² Mirbeau, *Correspondance générale*, vol. 1, 765-66.

Ainsi, tour à tour élogieux ou critique de l'œuvre et de la conception romanesque de Zola, Mirbeau oscille entre naturalisme et anti-naturalisme. Toutefois, la coexistence en lui de ces deux directions littéraires ne signale-t-elle pas une nouvelle conception du roman?

Une nouvelle conception du roman

L'article intitulé "Amour! Amour!," qui paraît le 25 juillet 1890 dans *Le Figaro*, donne à Mirbeau l'occasion de mettre à l'index la littérature de son époque à laquelle il reproche son statut de simple "divertissement public":

À part quelques rares exceptions, peu encouragées d'ailleurs, la littérature ne s'élève guère dans la région supérieure des idées, des connaissances expérimentales et des hautes spéculations psychiques. Elle demeure immuablement, à l'état de divertissement public. Son rôle social est d'amuser les oisifs et les passants, de faire rêver les femmes; elle ne l'entend pas autrement. [...]. Le public veut de l'amour et ne veut que de l'amour. Les littérateurs sont bien forcés d'en vendre. Ils en vendent en boîte, en sac, en flacon, en bouteille; ils en vendent de frais, de conservé, de mariné, de fumé. L'étonnant est qu'après avoir tant vendu, ils en aient encore à vendre, sous quelque forme que ce soit.³³

Quelques mois plus tard, en septembre 1891, l'écrivain ira même, dans une lettre à Claude Monet, jusqu'à évoquer son "dégoût de l'infériorité du roman" – dégoût qui l'incitera à contester de plus en plus la forme romanesque et à s'en affranchir progressivement:

[...] je suis dégoûté de plus en plus, de l'infériorité du roman, comme manière d'expression. Tout en le simplifiant, au point de vue *romanesque*, cela reste toujours une chose très basse, au fond, très vulgaire; et la nature me donne chaque jour, un dégoût plus profond, plus invincible, des petits moyens.³⁴

C'est dans une interview du 10 décembre 1900 publiée dans *Le Figaro*, que Mirbeau fournira sa propre définition du roman:

Bien qu'ennemi des étiquettes, des formules, je ne conçois qu'une forme de romans, le réaliste, c'est-à-dire qui exprime toute la vie... Le reste est vain... [...]. Tout l'effort humain doit tendre vers la conquête de la vie. Tous ceux qui s'en écartent, poètes, peintres, romanciers, sont condamnés à disparaître.³⁵

La véritable tâche du romancier sera décrite dans une interview qui paraît dans *La Revue* le 15 mars 1907:

Évoquer les efforts des individus pour rétablir leurs rêves de bonheur, montrer les défaillances, les contradictions de leur nature, la détestable tyrannie qu'exerce sur eux une société hypocrite et criminelle, c'est là vraiment la tâche du romancier.³⁶

³³ Mirbeau, *Combats littéraires* 305-06.

³⁴ Mirbeau, *Correspondance générale*, vol. 2, 446-47. C'est l'auteur qui souligne.

³⁵ Mirbeau, *Combats littéraires* 511.

³⁶ Mirbeau, *Combats littéraires* 579.

Cet objectif, Mirbeau l'atteint dans certains de ses romans, notamment *Sébastien Roch* et *L'Abbé Jules*, romans à travers lesquels il dénonce le pouvoir dévastateur qu'exercent sur l'homme la religion et l'école.

“Montrer la vie” en ayant recours au rêve constitue également un des objectifs romanesques de Mirbeau. Dans l'article “Le Rêve,” cité plus haut, il note ainsi:

Depuis que M. Zola, un romantique dévoyé, et M. Alphonse Daudet, un naturaliste pour l'exportation, et toute la séquelle d'écrivains hurleurs qui grimacent à leur suite, ont tenté de mettre sur la vie leurs lourdes pattes barbouillées de renseignements, nous ne voulons plus de la vie telle qu'ils nous l'expriment, déformée, hideuse, vide et raidie dans l'ordure. Nous appelons le rêve, le rêve aux ailes d'or, qui nous emporte, en nous laissant des ressources d'humanité, dans les paysages chimériques, dans le bleu du ciel, et réchauffé aux beaux soleils d'apothéose nos membres glacés et nos âmes endolories.³⁷

Mirbeau reconnaît ainsi la nécessité de fournir une vision subjective du monde qui l'entoure, quitte à le transformer ou à le transfigurer: “Il ne suffit pas,” explique-t-il, “que la vie soit racontée dans un livre pour qu'elle devienne littérature. Il faut encore que cette vie ait été pressurée, minimisée, falsifiée, dans tous les alambics où l'écrivain la fait passer: son imagination, sa philosophie, son esthétique... et sa sottise.”³⁸

Aussi Mirbeau s'affranchira-t-il peu à peu des règles de la composition pour laisser libre cours à sa créativité et ignorer les codes de la vraisemblance et de la crédibilité romanesque. Dans une interview réalisée par Maurice Le Blond et publiée dans *L'Aurore* le 7 juin 1903, il déclare:

Moi, les intrigues, les ficelles de métier, j'ignore ce que c'est. Je suis un homme qui vit et ma seule ambition, et tout mon art, se résument à fixer cette vie éparse, fugace et merveilleuse, à la traduire dans sa mobilité et ses contradictions.³⁹

En affirmant vouloir “traduire la vie dans sa mobilité,” Mirbeau chercherait-il à appliquer dans ses œuvres certaines approches chères aux peintres impressionnistes?

Dès 1884, l'écrivain exprime clairement son mépris pour les auteurs naturalistes tandis qu'il affiche son admiration pour les auteurs russes. Pour lui, les seuls “réalistes” dignes de ce nom sont Tolstoï et Dostoïevski, et non Balzac, Flaubert, Maupassant ou Zola qu'il accuse de fuir et de dédaigner la vie. Dans une lettre du 20 juillet 1887 adressée à Paul Hervieu, Mirbeau constate:

Goncourt, Zola, Maupassant, tout cela est misérable, au fond, tout cela est bête; il n'y a pas un atome de vie cachée – qui est la seule vraie. Et je ne m'explique pas comment on peut encore les lire, après les extraordinaires révélations de cet art nouveau qui nous vient de Russie. Avez-vous lu *L'Idiot*? Quelle œuvre prodigieuse!⁴⁰

Une interview de juin 1903 publiée dans *L'Aurore* précise les raisons qui lui font admirer les auteurs russes:

Dostoïevski et Tolstoï, voilà les grands révolutionnaires de la sensibilité moderne. *La Guerre et la paix* et *L'Idiot*, ce seront les principaux facteurs de notre transformation

³⁷ Mirbeau, *Combats littéraires* 110.

³⁸ Cité dans Albert Adès, “la Dernière Physionomie d'Octave Mirbeau,” *Grande Revue* (mars 1917): 153-54.

³⁹ Mirbeau, *Combats littéraires* 558.

⁴⁰ Mirbeau, *Correspondance générale*, vol. 1, 685-86.

morale, les plus violents réformateurs de notre sensibilité. Chez eux, pas de prétentions verbales. Rien que le souci d'exprimer, d'exprimer la passion avec une conciliation si nerveuse, si aiguë, que tout notre être et nos fibres sont travaillés, en gémissent et en souffrent. Tolstoï, Dostoïevski, je leur dois beaucoup, je les place plus haut que Balzac.⁴¹

Soucieux, comme les écrivains russes, de “transcrire la vie fidèlement, aussi complètement que possible, sans rien y ajouter,”⁴² Mirbeau tourne en dérision les symbolistes qu'il accuse de tourner le dos au combat social, de privilégier la poésie au détriment de la prose et auxquels il reproche d'“avoir la vie en horreur”:

Les symbolistes ont méconnu la première loi, qui est d'exprimer la vie... Ces gens ne la voient pas, leurs paysages ont les racines en l'air, ils peignent la mer avec du vermicelle. Ils ont la vie en horreur.⁴³

En conclusion, dans sa correspondance comme dans les nombreux articles rédigés tout au long de sa vie, Mirbeau a souvent hésité entre une admiration fervente pour un Zola “le défenseur de la vérité et de la justice” et “Messie” – qu'on songe tant à la ténacité de ce dernier face à la bourgeoisie, qu'à son combat contre la censure et son engagement dans l'affaire Dreyfus – et un mépris affiché à l'encontre du “féroce parvenu” qui renie ses valeurs en acceptant par exemple la Légion d'honneur ou en faisant preuve de laxisme dans l'affaire Jean Grave. C'est finalement l'hésitation entre deux genres romanesques – le “roman du réel” et le “roman de l'utopie” – qui caractérise un Mirbeau admirant certaines œuvres considérées comme “anti-naturalistes” et à caractère épique (*Germinal*, *Fécondité*, *Travail*), alors même qu'il s'oppose aux théories naturalistes fondées tant sur la recherche exacerbée du vrai et du détail inutile que sur des prétentions scientifiques.

Toutefois, le fait d'hésiter entre “être comme Zola,” le justicier, et “ne pas être comme Zola,” le féroce parvenu, entre “faire du Zola” et donc offrir une description réaliste de la société, et “ne pas faire du Zola” en refusant d'accorder de l'importance à l'objectivité, ne seraient-elles pas le signe d'une nouvelle conception du roman et par conséquent de la transformation du genre romanesque? Dans un certain nombre d'écrits et d'entretiens, Mirbeau ne cache pas en effet son mépris pour la littérature de son époque et plus particulièrement pour les auteurs naturalistes qu'il qualifie de “misérables” et qu'il oppose à des auteurs russes, comme Tolstoï et Dostoïevski, “les grands révolutionnaires de la sensibilité moderne.”⁴⁴ Il ne conçoit qu'une seule forme de roman, “celui qui exprime toute la vie,”⁴⁵ et il tente de représenter à travers certaines de ses œuvres (*Le Calvaire*, *Sébastien Roch*, *L'Abbé Jules*) une version subjective du monde qui l'entoure, quitte à le transformer. Il finira ainsi, dans ses derniers romans (*Les 21 jours d'un neurasthénique*, *La 628-E8*, *Dingo*), par s'affranchir totalement des règles de la composition et laisser libre cours à sa créativité. Toutefois, Mirbeau n'est pas le seul écrivain de la deuxième moitié du XIXe siècle à vouloir s'éloigner du naturalisme pour faire “autre chose.” Dès 1884, un Huysmans qui a le sentiment de l'impasse naturaliste, cherche à étudier les choses en profondeur plutôt qu'en surface, et à exprimer l'intériorité plutôt que l'extériorité. Maupassant, lui, reproche au naturalisme ses insuffisances intellectuelles et exige du romancier qu'il force le lecteur à penser, à comprendre le sens profond et caché des événements. Il n'est pas jusqu'à Zola qui ne ressente lui-même le besoin d'élargir le champ du roman naturaliste: “L'avenir,” confiera l'écrivain, “appartiendra à celui ou à ceux qui auront saisi l'âme de la

⁴¹ Mirbeau, *Combats littéraires* 558-59.

⁴² Mirbeau, *Combats littéraires* 12.

⁴³ Mirbeau, *Combats littéraires* 511. Il s'agit de l'interview publiée dans *Le Figaro*, le 10 décembre 1900.

⁴⁴ Mirbeau, *Combats littéraires* 558.

⁴⁵ Mirbeau, *Combats littéraires* 511.

société moderne, qui, se dégageant des théories trop rigoureuses, consentiront à une acceptation plus logique, plus attendrie de la vie. Je crois à une peinture de la vérité plus large, plus complexe, à une ouverture plus grande sur l'humanité, à une sorte de classicisme du naturalisme.”⁴⁶

⁴⁶ Cité dans Jules Huret, *Enquête sur l'évolution littéraire* (Vanves: Les Éditions Thot, 1982) 159.